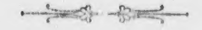
L. A. OLIVIER

PAR

P. E. ROY



LÉVIS
Pierre Georges Roy, 9, Rue Wolfe
1891

L. A. OLIVIER

PAR

P. E. ROY



LÉVIS
PIERRE GEORGES ROY 9, RUE WOLFE
1891

L'ABBÉ L. A. OLIVIER

Le quatorze octobre 1889, mourait, à l'Hôpital général de Québec, l'abbé L. A. Olivier, professeur de littérature au petit séminaire de la même ville.

Sa vie a été courte et modeste. Si l'on ne considère que les évènements extérieurs qui en ont marqué le cours, elle peut se résumer en quelques lignes. Et pourtant dans ce cadre si restreint, sur ce fond en apparence uniforme, se détache une physionomie intéressante dont l'étude attentive ne peut manquer d'offrir un attrait particulier. La vie d'un prêtre, si courte qu'elle soit est toujours féconde en enseignements ; mais quand ce prêtre a consacré toute l'ardeur de sa jeunesse, tous les élans de sa piété sacerdotale, tout le feu de son cœur généreux, tous les enthousiasmes d'une belle imagination et d'une haute intelligence, à l'œuvre admirable de l'éducation il est éminemment utile de remonter le cours rapide de ces trop courtes années, pour y cher. cher, dans un sillage que le flot de l'oubli n'a pas encore effacé, des leçons utiles à ceux qui veulent orienter leur voile, et arriver sûrement au port.

Aussi les lecteurs nous sauront gré, croyons-nous, d'attirer un moment leur attention

sur cette figure sympathique, dont les traits nous sont familiers, et de leur parler à cœur ouvert d'un jeune prêtre qui a vécu longtemps bien près de nous, dans une douce et inoubliable estime.

L'abbé Olivier naquit le vingt-neuf mars 1859, à Saint-Nicolas. Il appartenait à l'une de ces honnêtes et heureuses familles canadiennes, où l'on ignore à la fois le pressant aiguillon du besoin et les énervantes splendeurs du luxe. Les premiers exemples qu'il eut sous les yeux, les premières influences que subit son âme, le portèrent naturellement vers le bien et la vertu. Il est bon, il est salutaire pour l'enfant, qui ouvre si vite son cœur à toutes les impressions du dehors, de voir de ses yeux l'énergique et honnête labeur d'un père, arrosant de ses sueurs le pain quotidien de la famille ; d'entendre les pieuses leçons, tombant des lèvres maternelles habituées à la prière. L'abbé Olivier a grandi dans cette atmosphère de travail, de piété, d'affection, et il y a pris les goûts et les habitudes de toute sa vie.

A l'âge de douze ans, il s'arrachait pour la première fois à ces salutaires influences et à ces douces séductions du foyer paternel, et allait commencer son cours d'études à Lotbinière, sous la direction du regretté abbé Bédard. Qu'on nous permette d'accorder en passant un juste tribut de reconnaissance à ce vaillant apôtre de l'éducation. Pendant bien des années, son école a été ouverte, comme une arène, où toute la jeu-

nesse intelligente des comtés de Lévis et de Lotbinière est allée faire ses premières armes, et s'initier aux grands combats de la pensée et de la parole. Esprit lucide, caractère ferme, cœur excellent, M. Bédard s'emparait des intelligences et des volontés, et savait les rendre dociles à ses leçons. Les élèves sortis de ses mains ont brillé dans nos collèges, et plusieurs occupent aujourd'hui un rang distingué dans la société. Nous unissons notre voix à celle de tous ses fidèles disciples pour bénir la mémoire de ce maître vénéré.

Le jeune Olivier fit de rapides progrès sous une main aussi expérimentée. Deux années suffirent pour le perfectionner dans l'étude de la grammaire française, et le familiariser avec les règles de L'Homond. Il entra au séminaire de Québec, dans la classe de Quatrième.

Nous ne le suivrons pas dans sa vie d'écolier. Les années s'écoulèrent pour lui douces, paisibles, un peu monotones, comme toutes les années de collège. Ses talents solides lui permirent de s'élever bien vite aux premiers rangs de ses condisciples, et un travail soutenu le maintint toujours à ce niveau. Aussi, quand sonnait l'heure joyeuse des vacances, le jeune écolier ne revenait jamais au foyer paternel les mains vides : il déposait, heureux et fier, aux pieds de ses parents, le fruit de ses labeurs et la récompense de ses succès. Les baisers et les larmes de sa mère ajou-

taient une nouvelle valeur à ces lauriers, et mettaient au cœur de l'enfant un nouveau désir d en conquérir de plus glorieux encore. Le diplôme de bachelier es-arts fut le couronnement naturel d'aussi solides études.

Elève laborieux et énergique, le jeune Louis ne trouva jamais trop lourde cette tâche quotidienne, qui pèse tant aux écoliers paresseux. Naturellement affectueux et bon, il sut trouver dans l'estime de ses maîtres et la douce familiarité de ses condisciples une compensation aux joies de la famille. La règle n'était pas un joug pour lui, mais une sauvegarde et un guide, qui met l'âme à l'abri, en la soustrayant aux dangereux caprices d'une imagination et d'une volonté que la raison est souvent impuissante à contrôler. En un mot, il fut un bon écolier et, partant, un écolier heureux. Aussi personne ne fut surpris de le voir entrer au grand séminaire à l'automne de 1882. Il était préparé depuis longtemps à suivre le divin appel de la vocation.

Pour ceux qui ne voient les choses qu'à travers le prisme mensonger des sentiments mondains, la vie du séminariste semble rude et pénible. Cette règle sévère qui gouverne la volonté à toute heure du jour, ce silence recueilli de la cellule, ces graves études théologiques, ces nombreux exercices de dévotion, cet éloignement du monde et de ces nouvelles, tout cela effraye la pusillanimité des profanes. On en rencontre qui

plaignent sincèrement cette jeunesse immolée si tôt sur l'autel du sacrifice. Cette compassion part d'un bon naturel, mais d'un jugement peu éclairé. On oublie une chose bien essentielle : c'est que le vrai bonheur a sa source première dans le cœur et dans les sentiments qui l'animent. Quand on veut savoir si un homme est heureux, on ne doit regarder ni les habits qu'il porte, ni le pain qu'il mange, ni le travail qu'il fait, ni le milieu où il vit ; mais il faut aller frapper à la porte de son cœur : c'est là, et là seulement que nous sera révélé le secret de la vie.

Or l'abbé Olivier, comme tout bon séminariste, portait au cœur ce suave parfum de la piété, qui embaume la vie, et suffit à rendre l'âme joyeuse. Il avait quitté le monde pour chercher Dieu, et ce Dieu, il le trouvait, et mettait toute son ambition comme tout son bonheur à le bien servir. Prier et travailler faisaient ses délices. Il aimait ces doux entretiens où l'âme, seule aux pieds de Jésus, s'épanche en de fervents actes d'amour et de reconnaissance. Comme le Psalmiste, il avait senti les irrésistibles attraits des tabernacles du Seigneur, et son âme avait soif des tendresses du Dieu Hostie.

Mais ce goût très vif pour la piété ne détournait pas le jeune lévite des rudes labeurs de l'intelligence ; au contraire, il trouvait dans sa foi le désir de mieux connaître Dieu, et le courage de se livrer avec zèle à l'étude de la théologie. Les

circonstances ne lui permirent pas de consacrer tout son temps aux sciences sacrées. Il fut d'abord assistant-professeur en Seconde, puis en Rhétorique ; et enfin la classe de Seconde lui fut définitivement confiée en 1885. C'est au milieu de ses occupations si nombreuses qu'il dut se préparer aux ordres sacrés. Le treize juin 1886, prosternés l'un à côté de l'autre, sur les dalles du sanctuaire, nous recevions des mains du Pontife la suprême consécration, qui nous faisait prêtres pour l'éternité !

Vers quel rivage la Providence allait-elle pousser le nouvel élu du Seigneur ? Quelle partie du champ apostolique allait être ouverte à son zèle sacerdotal ? Cette question fut bien vite résolue. Préparé au rude labeur de l'enseignement, ayant déjà fait ses preuves dans cet art difficile, il fut invité par les messieurs du Séminaire à continuer, comme prêtre, ce qu'il avait si bien commencé, étant séminariste. La classe de Seconde lui fut laissée en partage, et il y est resté jusqu'à sa mort.

C'est ici surtout que nous voudrions faire revivre cette physionomie intéressante, et dire à nos lecteurs ce que fut ce jeune prêtre dans sa mission éducatrice auprès des jeunes gens.

Le professeur qui veut exceller dans son difficile et important ministère, doit se présenter aux yeux de ses élèves, environné du double prestige de la science et du dévouement, de la science

qui s'impose à l'esprit, du dévouement qui gagne le cœur et subjugue la volonté. L'éducation en effet est surtout une œuvre d'autorité. L'enfant doit croire avant de savoir. C'est des lèvres du maître qu'il reçoit les premières notions des sciences ; ce sont des mains étrangères qui élèvent dans sa jeune intelligence l'édifice des premières doctrines. Or, pour agir efficacement sur l'esprit de l'enfant, un précepteur doit commencer par mériter sa foi et éveiller sa confiance ; il n'y réussira que par l'ascendant du savoir et du dévouement.

L'abbé Olivier le comprit mieux que personne. Sentant que le léger bagage pris sur les bancs du collège ne suffit pas à un professeur, il se mit à l'œuvre avec ardeur, pour donner à ses connaissances la profondeur et l'étendue nécessaires. Il avait coutume de répéter souvent cet axiôme si vrai, que, pour enseigner peu, il faut savoir beaucoup; et, dans son désir d'instruire les élèves, il se livrait à l'étude avec un zèle peut-être au dessus de ses forces.

La littérature sur out fut l'objet de ses études et de ses recherches. Il voulut connaître l'histoire littéraire, surtout celle de la France, et se familiariser avec les écrivains les plus illustres de notre mère patrie. Il feuilleta donc d'une main active, et parcourut d'un œil attentif les principaux ouvrages d'histoire et de critique littéraire ; puis, désireux de puiser à la source mê-

me, il étudia les chefs-d'œuvre des grands maîtres.

Son imagination s'échauffa bien vite au contact de ces belles flammes du génie français ; son goût, naturellement délicat, s'épura et s'affina chaque jour davantage dans ce commerce intime avec les plus illustres auteurs. Guidé par un jugement solide et bien équilibré, il alla tout droit au beau et au vrai, et ne se laissa pas séduire par les faux brillants d'une littérature vide d'idées et de sentiments.

Sans porter dans ses opinions littéraires cet exclusivisme absolu qu'enfante l'étroitesse d'esprit, il savait faire ses réserves et ne donner son admiration qu'aux œuvres saines et vraiment belles. Le XVIIe siècle surtout l'enchanta, et eut toujours ses préférences. Les grands écrivains de cette époque lui plaisaient par l'élévation des pensées, la noblesse des sentiments, la politesse du style. Il admirait chez eux l'ordre,la mesure, la sagesse, toutes qualités que l'on cherche en vain dans la plupart des œuvres contemporaines. Il aimait Boileau pour son imperturbable bon sens, et savait défendre ses règles contre les protestations dévergondées de certaine école, qui ne trouve trop lourd le joug des règles que parce qu'elle a secoué celui du bon sens. Il chérissait dans Racine le peintre du cœur humain ; il adorait la spirituelle bonhomie de Lafontaine ; il sympathisait avec le tendre et poétique Fénélon,

et lui pardonnait ses écarts d'imagination, en goûtant le charme inexprimable de ses écrits.

Mais nul peut-être ne monta plus haut dans son estime, et je dirai, dans sa vénération, que le chantre du Cid et de Polyeucte. Il disait souvent de ce poète ce que Montaigne disait de Plutarque : c'est mon homme ! Il avait toujours sous la main ses immortelles tragédies, et allait souvent étancher sa soif du beau et de l'idéal à ces sources vives du plus grand génie poétique qui ait honoré la France.

Nous avons été plus d'une fois le confident de son enthousiame. Lorsque nous parlions ensemble de littérature, il aimait à revenir souvent au grand siècle ; et alors sa main tombait instinctivement sur un volume de Corneille. Il lisait une scène du Cid, d'Horace, de Polyeucte ; et sa voix tremblait d'émotion en redisant les vers cornéliens, son âme prenait son élan sur les hautes cimes où plane toujours le génie du poète "Que c'est beau ! que c'est donc beau !! exclamait-il en déposant le livre, et quelquefois en essuyant une larme que l'admiration avait fait monter à sa paupière.

Mais cette admiration, ces enthousiasmes se manifestaient ailleurs que dans les confidences de l'amitié. Tous les jours l'abbé Olivier montait dans la chaire du professeur ; il voyait se grouper autour de lui de jeunes élèves avides de s'instruire. C'étaient des intelligences qui ve-

naient s'illuminer au flambeau de sa science, des cœurs qui venaient s'échauffer au foyer toujours ardent de ses émotions. L'âme du professeur devait donc s'ouvrir à toutes ces âmes, et leur communiquer ses impressions.

Oh ! qui mieux que l'abbé Olivier a compris la sublimité de ce travail qui féconde les esprits et y fait germer la science ! Il aimait ce commerce quotidien avec de jeunes intelligences qui cherchent la lumière, avec des cœurs capables de recevoir les généreux enthousiasmes, parce que le souffle des années ne les a pas encore trop refroidis. Faire sa classe n'était pas une corvée pour lui, mais une jouissance. Et ses élèves le voyaient bien au feu de sa parole, à la conviction profonde de son enseignement, à l'entraînante séduction de ses leçons.

Qu'il interprétât le texte d'un auteur ancien ou expliquât les préceptes de la Poétique ; qu'il donnât libre cours à son admiration pour les belles créations du génie ou qu'il fît sentir son dédain pour les productions malsaines du rationalisme et de l'immoralité ; qu'il exaltât Corneille ou flagellât Voltaire, il mettait toujours dans sa parole cette précision et cette clarté que donne la science, cette finesse et cette élégance qui naissent du bon goût, cette chaleur et cette force qu'appelle néc ssairement une conviction profonde. Aussi l'élève ouvrait-il une oreille attentive à ces leçons qui l'intéressaient et le charmaient,

et son intelligence était bien vite gagnée à la cause du vrai et du beau.

Mais l'abbé Olivier ne voulait pas parler seulement aux intelligences ; il ne se contentait pas de demander à ses élèves le froid assentiment de la raison. C'est au cœur qu'il visait, et disons tout de suite qu'il n'a jamais manqué le but. Nous n'en voulons d'autres preuves que cette affection profonde qu'il a toujours su exciter chez ses élèves. Tous ceux qui ont eu le bonheur de s'asseoir au pied de sa chaire l'ont aimé. Nous en avons vu plusieurs pleurer sur son tombeau, et rendre ainsi, par leurs larmes, le plus bel hommage qui puisse honorer la mémoire d'un défunt. D'autres nous ont parlé souvent avec émotion et enthousiasme de leur ancien professeur de Seconde : "Comme nous l'aimions !" nous répètent-ils sans cesse. Oui, ses élèves l'aimaient ; et veut-on savoir pourquoi ? C'est que lui-même les aimait le premier. L'affection seule engendre l'affection ; il n'y a que le cœur qui sache parler au cœur, et son langage est celui du dévouement.

Le jeune professeur parlait ce langage avec une irrésistible éloquence. Il vivait pour ses élèves, leur consacrait tout son temps. Il n'est pas exagéré de dire qu'il leur a donné sa vie ; car c'est à ce rude labeur de la classe qu'il a épuisé ses forces, et ruiné définitivement une santé déjà chancelante. Avec quelle paternelle sollicitude il suivait les travaux de ses chers enfants !

Comme il était fier de leur succès ! Le travail était-il bon, les devoirs bien faits, les leçons bien apprises, il en paraissait tout joyeux. C'est alors surtout qu'il épanchait sur ses disciples le trésor d'affection que son cœur renfermait pour eux. Ces jours-là, sa figure était souriante, ses explications plus lucides, sa parole plus chaude et plus persuasive. Au contraire, si l'apathie menaçait de ralentir l'ardeur à l'etude, le professeur épuisait tous les moyens possibles de secouer cette torpeur passagère; il pressait les coupables, et ne faisait la paix avec eux qu'après s'être assuré de la victoire. C'est ainsi que sa vie s'identifiait en quelque sorte avec celle de ses élèves. La classe formait une petite famille dont il était le père aimé et dévoué.

Cette tendre sollicitude, il l'étendait à tous les écoliers, qu'il aimait sincèrement. Rien de ce qui pouvait favoriser chez eux le développement intellectuel et moral ne le laissait indifférent. Les sociétés littéraires, qui contribuent si largement à fortifier les études, ont reçu ses encouragements et bénéficié de ses conseils. Il en est une surtout qui gardera son souvenir avec une pieuse reconnaissance, c'est la société Saint-François de Sales. Pendant trois ans il en a été le directeur, et il n'a rien épargné pour la faire prospérer. Nul plus que lui n'avait le secret d'exciter l'émulation et de diriger le zèle parfois capricieux de cette bouillante jeunesse, faisant ses débuts dans la carrière de l'éloquence.

Il s'intéressait aux discussions littéraires et historiques entreprises par de jeunes émules de Cicéron ; il suivait avec sollicitude la marche parfois accidentée d'un parlement embryonnaire, où des politiciens de seize ans prenaient leur plus grosse voix pour traiter des grands intérêts du pays ; puis, quand le vaisseau de l'Etat semblait trop ballotté sur la vague écumante des discussions, d'une main tranquille et ferme il les ramenait au port et calmait les flots émus. La société Saint-François de Sales regrette son cher directeur, et elle lui a donné des marques non équivoques d'estime et de gratitude.

Serons-nous surpris si, avec de pareilles qualités de cœur et d'esprit, l'abbé Olivier s'était fait de nombreux amis ? Il est à peine besoin de dire que ses anciens élèves lui restaient profondément attachés, et que les douces relations nouées au sein de la classe, ne faisaient que se resserrer en changeant de nature. Il aimait à les recevoir, à causer familièrement avec eux du passé et de l'avenir ; il était surtout heureux de leur prodiguer les bons conseils, et d'éclairer les routes nouvelles où ils devaient entrer.

Cette affection particulière pour les jeunes gens, ce don de leur plaire et de les tenir groupés autour de lui, resteront un des traits caractéristiques de cette trop courte vie. Le zèle du jeune prêtre trouvait là une magnifique occasion de s'exercer et de faire du bien. Convaincu que le jeune homme, en entrant dans le monde se heur-

te à mille difficultés, est exposé à toutes sortes de danger, il usait de son ascendant sur les cœurs pour écarter les périls et les obstacles. Il s'efforçait surtout de faire germer dans les esprits de grandes et saines pensées, et de fortifier la volonté contre le souffle dangereux des passions. Il voulait faire de tous ses jeunes amis des citoyens honnêtes et utiles, des soldats valeureux, prêts à combattre pour toutes les saintes causes, et il tâchait de leur mettre en main des armes fortement trempées.

Lui-même aimait à diriger leurs bras novices, à les former à cette gymnastique intellectuelle qui devait leur assurer la victoire dans les rudes batailles de la vie. Il cherchait surtout à bien enraciner dans leurs cœurs les deux amours sacrés de la religion ét de la patrie.

Dans ces réunions intimes, où l'on parlait à cœur ouvert, où toutes les espérances comme toutes les craintes s'exprimaient franchement, le jeune prêtre ouvrait son âme avec cet abandon qui provoque la confiance et engage la volonté. Il modérait l'ardeur parfois excessive de ses amis, faisait tomber les illusions inutiles ou dangereuses, ravivait les saintes flammes du patriotisme, montrait les écueils, indiquait la route la plus sûre. Qui dira les généreuses résolutions que sa parole a fait germer dans les cœurs !

Aussi ces jeunes gens le regrettent-ils amèrement. Plusieurs ont passé depuis devant cette

chambre modeste où ils aimaient tant à se réunir, et ils ont senti leur cœur se serrer à la pensée qu'elle était fermée pour toujours, que leur digne ami n'était plus là pour les recevoir, les entendre, les conseiller, les consoler.

Et nous, qui avons vécu à côté de lui, dans un commerce quotidien, nous, ses confrères dans le sacerdoce et ses collègues dans le rude labeur de l'enseignement, ne pourrons-nous pas dire aussi quelle place il occupait dans notre vie, et quel vide son départ précipité a laissé dans nos rangs? Nous nous étions fait une douce habitude de sa société. L'amabilité de son caractère, la finesse de son esprit, la tendre affection de son cœur, nous avaient rendu sa présence comme indispensable. Sa voix était si familière à nos oreilles, sa figure si vivante à nos yeux, que nous ne pouvons nous résoudre à l'idée que ses lèvres se sont fermées pour toujours, que le lourd linceul du sépulcre nous dérobe à jamais ses traits amis. Qu'on nous permette au moins d'unir notre voix à celle de ses élèves pour dire combien nous l'aimions, et quels regrets sincères il a emportés au-delà du tombeau !

Si maintenant, franchissant le cercle de ces relations amicales, nous voulions montrer le fils tendre, le frère dévoué, quelles richesses nouvelles ne trouverions-nous pas dans ce cœur généreux ! Il nous a été donné d'accompagner souvent l'abbé Olivier au foyer de la famille, et

de surprendre les secrets de sa profonde affection pour les siens. La maison paternelle avait gardé pour lui tous les attraits, tous les charmes qui captivaient jadis son enfance. En franchissant ce seuil aimé, il sentait renaître dans son cœur les tendresses et les bonheurs d'un autre âge : il redevenait enfant. Les personnes et les choses lui semblaient n'avoir pas vieilli, et gardaient toujours à ses yeux leur physionomie d'autrefois ; il retrouvait, à leur vue, ses enthousiasmes juvéniles, ses enfantines illusions.

Quelles heures délicieuses il passait au milieu de ses chers parents, dans cette atmosphère de tendresse qui embaume le foyer chrétien ! Il était aimé, choyé, enveloppé d'affectueuses sollicitudes. On s'ingéniait à lui plaire, en inventant ces milles soins empressés qui préviennent tous les désirs, qui vont au-devant des plus secrètes intentions. Le cœur d'une mère, d'une sœur, a des intuitions admirables ! Le jeune prêtre était heureux du bonheur qu'il répandait autour de lui, et il payait de retour ses chers parents, en leur donnant l'amour d'un cœur toujours tendre et généreux.

Nous ne craignons pas de paraître indiscret en disant avec quelle douce sollicitude il a veillé sur son frère plus jeune que lui, son inséparable compagnon d'études, depuis les lointains débuts, à Lotbinière, jusqu'au terme du cours classique. Entrés alors dans des voies différentes, les deux

frères restèrent profondément unis. L'élu du sanctuaire veilla sur l'étudiant en droit, s'intéressa à ses travaux, l'aida de ses charitables conseils. Puis le jeune prêtre suivit avec une tendresse qui n'était pas exempte d'inquiétudes les débuts du jeune avocat ; il partagea toutes ses appréhensions et toutes ses espérances, et applaudit avec un légitime orgueil à ses rapides succès. Et, en 1888, quand, après un brillant examen le titre de docteur en droit était conféré à son frère, l'abbé Olivier, qui, par une heureuse coïncidence, venait d'entrer dans la carrière des honneurs universitaires, en montant dans la chaire de la littérature française, fut plus heureux du succès du nouveau docteur que des siens propres ; c'était le couronnement de son œuvre et la réalisation de ses plus chères espérances.

C'est à toutes ces affections que la mort est venue brusquement l'arracher. Son corps repose sous les dalles du sanctuaire, témoin des premiers appels de sa sainte vocation ; son souvenir reste profondément gravé dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu et aimé ; et son âme, ornée de vertus et de mérites, jouit déjà, nous l'espérons, des inénarrables délices que donne la charité parfaite, au sein de Dieu.

Noble ami, ta course ici-bas fut bien rapide. Tu es passé au milieu de nous et tu t'es évanoui comme un songe. Mais les traces glorieuses que tes pieds ont laissées dans le sentier de la vie

chrétienne et sacerdotale, ne seront pas effacées de longtemps. Ton grand cœur est maintenant satisfait: il a trouvé le bien infini et le suprême amour. Pour nous, qui restons au lieu d'exil, et qui devons continuer seuls ces travaux et ces luttes, qu'il nous était si doux de partager avec toi, nous serons fortifiés par ton souvenir, encouragés par tes exemples, et consolés par la pensée que du haut du ciel tu nous vois encore et nous aimes toujours.

ÉLOGE FUNÈBRE DE L'ABBÉ L. A. OLIVIER

PRONONCÉ A L'UNIVERSITÉ LAVAL LE VINGT DEUX JUIN 1890

— —

Monsieur le recteur, excellence,

mesdames et messieurs,

Vous n'avez pu, sans doute, perdre le souvenir de l'émotion et de la tristesse qui envahirent toutes les âmes, lorsque le quatorze octobre dernier, après une alternative d'espérances trom-

peuses et de sombres pressentiments, éclata parmi nous la pénible nouvelle de la mort de monsieur l'abbé Olivier, professeur de Belles-Lettres au séminaire de Québec. Cette mort inattendue était un coup de foudre. En enlevant tout à coup à l'estime de ses confrères et à la tendre affection de ses amis, l'un des plus jeunes, mais aussi des plus dévoués professeurs de cette maison, elle creusait dans nos rangs un vide difficile à combler.

Rien, certes, n'a été plus propre à nous faire apprécier toute la grandeur de cette perte que le deuil profond où ce triste évènement a soudainement plongé, non seulement les élèves du petit et du grand séminaire, mais encore la jeunesse instruite et le public de cette ville. En effet l'abbé Olivier, par les charmes de son esprit et l'aménité de son caractère, s'était crée un grand nombre d'amis, et son nom, bien connu, commençait déjà à exercer ce prestige salutaire qui s'attache naturellement, dans l'opinion des hommes, au talent que le travail honore et au mérite que la religion consacre.

Qu'il nous soit permis ce soir de payer publiquement, de la part du séminaire et de l'université, un faible tribut d'éloges à la pure et touchante mémoire de celui qui fut pour nous tout à la fois un confrère, un collègue et un ami.

L'abbé Louis-Amateur Olivier naquit à Saint-

Nicolas, dans le comté de Lévis, le vingt neuf mars 1859. Ses parents, ayant remarqué avec quelle ardeur le jeune Louis s'adonnait à l'étude et quel penchant secret semblait appeler son cœur vers le sanctuaire, l'envoyèrent à Lotbinière commencer son cours classique sous la direction du notaire Bédard. De Lotbinière, il passa au petit séminaire de Québec, où, après de nombreux succès remportés en ses diverses classes il termina ses études en 1882 avec le titre de bachelier ès arts. L'automne de la même année, le grand séminaire lui ouvrait ses portes. Quatre ans passés dans le silence de la retraite et les travaux combinés de l'étude et de l'enseignement préparèrent doucement son âme aux saintes fonctions du sacerdoce, qu'il eut le bonheur de recevoir, le treize juin 1886, des mains de son éminence le cardinal Taschereau.

Nommé dans le même temps professeur de seconde, après avoir rempli la charge initiatrice d'assistant-professeur en cette classe et en rhétorique, il ne tarda pas à faire paraître les brillantes qualités dont la nature l'avait doué pour l'enseignement littéraire. Aussi l'université, désireuse de s'assurer le concours de son zèle, de son expérience et de ses talents, s'empressa-t-elle de lui conférer le titre de professeur de littérature française.

C'est au début de cette carrière, si pleine de

promesses, qu'une maladie soudaine est venue le ravir aux succès du présent et aux espérances de l'avenir.

Nous devons répéter ici ce que disent nos saints livres de l'homme juste, frappé et enlevé à la fleur de l'âge : " *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (Sap. IV). Ayant vécu peu d'années, il a cependant fourni une belle et longue carrière. " Tel a été, en effet, monsieur l'abbé Olivier.

Pour juger, comme il convient, cette trop courte existence, il ne faut pas seulement considérer les œuvres qu'il a lui-même produites ou auxquelles il a pris part ; il faut encore et surtout considérer les leçons qui se dégagent de sa vie, les exemples de travail, de dévouement et de vertu, inséparables de sa mémoire et qui la rendront chère à tous les vrais amis de l'éducation et de la jeunesse.

Monsieur l'abbé Olivier personnifie, à nos yeux, le travail éclairé, ardent, persévérant, mis au service de la plus belle des causes, la cause de l'éducation.

Ecolier, on ne le vit jamais perdre en lectures frivoles, en passe temps qui déroutent et paralysent l'esprit, ces moments précieux que l'homme doit employer à son perfectionnement. Docile aux enseignements et aux conseils de ses maîtres, il suivait sans dévier le sentier qu'on lui

traçait, et ce sentier ardu, où s'exerçait son courage, devenait chaque année pour lui le chemin de la victoire. Il aimait, chérissait l'étude par plaisir, et par devoir : par plaisir, sans doute, car elle répond à cette soif insatiable de connaître, qui est l'un des besoins les plus pressants de notre âme ; par devoir surtout parce que c'est elle qui dispose l'homme à servir dignement les plus hauts intérêts de la société et de l'Eglise.

Ce qu'il était écolier, l'abbé Olivier le fut davantage encore, devenu séminariste.

Pénétré de l'esprit de son nouvel état, il savait allier aux plus sévères pratiques de la piété chrétienne les travaux de l'enseignement et l'amour de la science sacrée. Combien il eût désiré concentrer toutes ses études sur cette science divine, et que de fois ne nous a-t-il pas exprimé son regret de ne pouvoir, à l'exemple de la plupart de ses confrères, tremper ses lèvres à la coupe des doctrines de saint Thomas ! Mais la voix de l'autorité l'avait appelé ailleurs, et ce n'est pas, disons-le, sans un vif sentiment de satisfaction et de bonheur qu'il vit s'ouvrir devant lui le champ si étendu, si beau et si séduisant des études littéraires.

L'enseignement, messieurs, est un apostolat.

Or, Dieu qui voulait, pour quelques années du moins, confier à notre ami l'exercice de ce ministère, l'avait fait apôtre, je veux dire l'avait

doué des qualités maîtresses qui subjuguent en même temps l'esprit et le cœur des élèves. L'abbé Olivier sut bientôt conquérir une place distinguée au rang des professeurs.

Sans posséder une de ces intelligences vastes et transcendantes qui planent sur les sommets, il avait un goût sûr, un jugement droit, et ce qui lui manquait peut-être de facilité naturelle était chez lui amplement compensé par la passion de l'étude et l'opiniâtreté du travail.

Chaque année voyait s'accroître le trésor de ses connaissances. En présence des beautés que lui révélait l'étude des lettres, il s'éprenait d'une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme ; il savourait lui-même avec une joie extrême ces plaisirs élevés, et en classe, par sa parole chaude et persuasive, il les faisait passer dans l'âme de ses élèves.

Quelques écrits sortis de sa plume, montrent suffisamment ce qu'on en pouvait attendre. Style correct, châtié, pur et élégant, pensées nobles et choisies, critique littéraire fine et délicate, tout déjà faisait présager pour l'abbé Olivier un brillant avenir. Il était entré dans la collaboration du *Canada-Français*. Une conférence fort réussie sur le Marivaudage lui avait valu les suffrages d'un grand nombre de lettrés. Ses sermons, quoique rares, étaient goûtés des fidèles.

Mais c'est surtout en classe, dans sa chère

classe de seconde, que l'âme et le talent de notre jeune ami se révélaient tout entiers. Il y a dans le dévouement et l'affection du cœur une force de persuasion que n'ont pas, à elles seules, les connaissances de l'esprit. La science du professeur a besoin de la bonté pour se frayer le chemin des âmes, surtout si ces âmes sont jeunes, inconstantes, sensibles aux moindres atteintes de la lassitude et de l'ennui. Or, j'en appelle ici au souvenir de ceux qui l'ont mieux connu, j'en appelle au témoignage de tous ses anciens élèves, l'abbé Louis Olivier possédait un fonds inépuisable de bonté. Doux et ferme à la fois, indulgent sans faiblesse, patient et dévoué, il mettait dans ses procédés un tact et une bienveillance qui lui conciliait tous les cœurs. Professeur exemplaire, il savait par un bon mot, par un éloge mérité, récompenser le travail, comme il savait aussi, par cet accent de douceur dont il ne se départait jamais, faire accepter un reproche. Les jeunes gens allaient à lui, non seulement comme à un maître, mais encore comme à un guide, un conseiller et un ami. Il est disparu, ce guide ; il est mort, cet ami ; mais les nombreux élèves qui, en suivant ses leçons, y ont puisé le goût et l'amour des lettres, mais les membres de la société littéraire des externes qu'il dirigea trois ans avec un si grand zèle, tous ceux enfin qui de près ou de loin, ont pu apprécier les qualités de sa nature, n'oublieront pas de sitôt cet esprit judicieux, ce caractère affable, ce cœur franc et loyal,

cet éducateur aimant, généreux et sympathique de la jeunesse. Son souvenir parlera comme il parlait lui-même, avec l'autorité que donne l'intelligence jointe à l'affection, au désintéressement et à la vertu.

J'ai nommé la vertu. L'abbé Olivier, messieurs, en bon chrétien et en bon prêtre, avait compris que sans elle, sans cette force de l'âme qui élève nos pensées et sanctifie nos actes, le travail est un servage, la gloire humaine un piège ou une vaine chimère.

Habitué de bonne heure à ne rien négliger de ce que la foi demande, il mit à accomplir tous ses devoirs de prêtre, cette ardeur et ce courage qui ne le quittaient jamais. Pieux, charitable, plein de condescendance, modeste dans le succès, régulier dans sa vie, il offrait à ses confrères l'exemple de toutes les vertus. Il faisait saintement les actions ordinaires, et c'est en cela même qu'ont brillé de tout leur éclat l'énergie de sa volonté et le mérite de sa foi.

Aussi, quand vint l'heure des suprêmes adieux quand il fallut s'arracher à des parents chéris, à des frères tendrement aimés, quand il fallut renoncer aux jouissances de l'étude et aux mille projets d'avenir que caresse instinctivement tout esprit jeune encore, actif et plein de sève, son âme se trouva prête. Un regard vers le ciel, un acte d'espérance et un élan d'amour divin suffirent pour opérer et consommer le sacrifice.

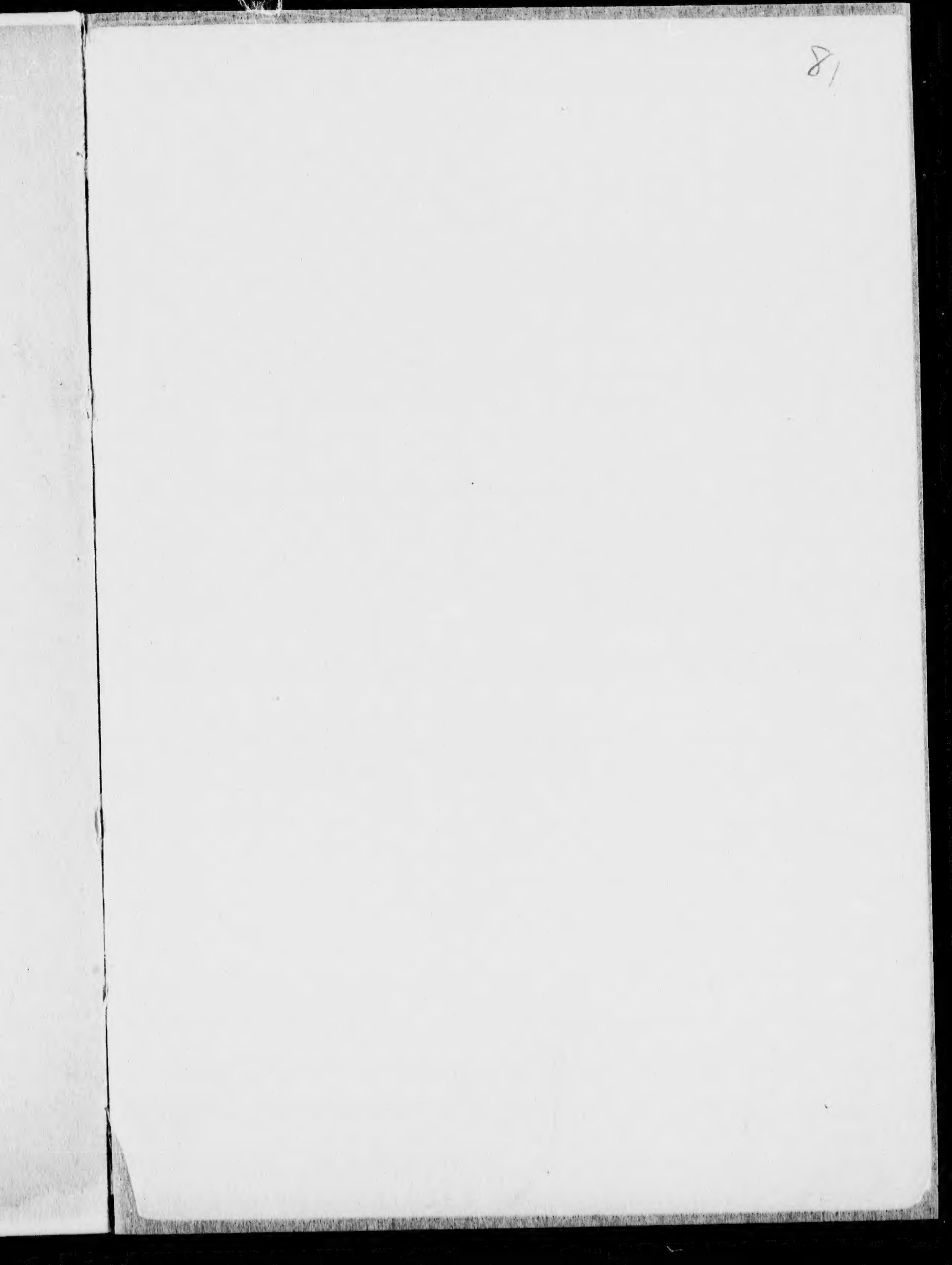
L'abbé Louis Olivier s'est endormi du sommeil des justes avec cette sérénité, cet entier abandon et cette soumission confiante aux ordres de la Providence, qui avaient été la règle et le principe de sa vie.

Nous savons que peu de temps avant sa maladie il avait résolu de traverser bientôt l'océan pour aller à Paris, foyer des lettres françaises, compléter ses études et mettre la dernière main à l'édifice de ses connaissances. Dieu ne l'a pas voulu : il ne lui a pas permis de réaliser ce rêve, mais en revanche et au lieu des parcelles de vérité que l'homme ici-bas recueille avec tant de labeur, il lui a livré la vérité tout entière ; il l'a, nous en avons la ferme et douce confiance, appelé à jouir de l'éternelle vision d'une beauté qui ne connait ni ombre ni déclin.

L'université Laval, messieurs, a perdu en sa personne un professeur distingué, la jeunesse pleure un ami, le clergé un saint prêtre.

C'est une fleur fraîchement éclose enlevée à la terre ; mais, du moins pour nous consoler, il nous en reste l'image, et nos cœurs en garderont l'inoubliable parfum.

L. A. Paquet


81